

KREYÒLGENIUS PRESS

Haiti Changed the World

ÉDITION FRANÇAISE

LES DERNIERS JOURS DE FRANÇOIS DUVALIER

*Pouvoir, paranoïa et lente agonie
du premier dictateur d'Haïti*

Récit non fictionnel vérifié — chaque affirmation sourcée et étiquetée

RÉGINALD BAILLY

LES DERNIERS JOURS DE FRANÇOIS DUVALIER

Pouvoir, paranoïa et lente agonie du premier dictateur d'Haïti

RÉGINALD BAILLY

Haiti Changed the World · KreyòlGenius Press

© 2026 Réginald Bailly · KreyòlGenius Press. Tous droits réservés.

Édition française, traduite de l'anglais (*The Last Days of François Duvalier*, 2026).

À propos de la norme de vérification

Ce livre est un récit non fictionnel vérifié. Chaque affirmation factuelle renvoie à une source documentée, et le degré de confiance que permet le dossier est imprimé avec l'affirmation : **ÉLEVÉE**, **MOYENNE**, **FAIBLE** ou **CONTESTÉE**. Lorsque les sources se contredisent, les deux versions figurent. Lorsque le dossier se tait, ce livre le dit plutôt que d'inventer. Aucune citation de ces pages n'est inventée ; aucun dialogue n'est imaginé. Chaque chapitre se termine par ses sources.

Note sur la traduction

Cette édition est traduite de l'édition anglaise. Les citations ont été traduites à partir des sources anglaises citées. Lorsqu'une citation est suivie de **[trad.]**, il s'agit d'une traduction : elle ne prétend pas reproduire mot pour mot les paroles ou les écrits originaux, souvent prononcés ou rédigés en français ou en créole. Les titres des ouvrages cités restent dans leur langue d'origine.

Série : Haiti Changed the World — Saison 2, Volume 1

Table des matières

1. L'illusion de l'immortalité
2. Le corps de Papa Doc commence à défaillir
3. Le Palais, chambre de malade
4. Diabète, accidents vasculaires et silence
5. Un dictateur qui craignait les médecins
6. La montée de la paranoïa au Palais
7. Des ennemis partout
8. Les Tontons Macoutes dans les dernières années
9. Réécrire la Constitution
10. L'idée d'une dynastie
11. Jean-Claude : le fils choisi

12. La farce du référendum
13. Les calculs silencieux de l'armée
14. L'Église et le régime
15. Port-au-Prince sous une ombre d'attente
16. Avril 1971 : le corps cède
17. La mort au Palais national
18. L'annonce à la nation
19. Un adolescent devient président
20. Ce que Papa Doc a laissé derrière lui

Sources — l'ensemble de travail

Chapitre 1

L'illusion de l'immortalité

En Haïti, le pouvoir avait toujours eu un visage humain. Les présidents passaient, les généraux s'élevaient puis tombaient, et les gouvernements s'effondraient avec une violence prévisible. Mais à la fin des années 1960, François Duvalier avait fait du pouvoir tout autre chose — quelque chose de plus proche du destin. Le défi ne revenait plus à s'opposer à un homme. C'était défier la fatalité.

Depuis plus de dix ans, on enseignait aux Haïtiens que « Papa Doc » ne pouvait pas mourir.

L'image était délibérée, construite couche après couche. Duvalier s'habillait presque exclusivement de noir, parlait lentement, d'une voix nasillarde et monocorde, et souriait rarement. Il se présentait comme l'incarnation des souffrances de la nation et comme son vengeur, un médecin descendu dans l'arène politique pour guérir Haïti de ses ennemis historiques. Par les discours, les symboles et la terreur, il avait fondu l'État dans son propre corps. Haïti n'avait pas simplement un président ; elle avait une incarnation vivante de l'autorité.

Rien de tout cela n'était improvisé. Les journalistes qui virent ce personnage prendre forme de près — Bernard Diederich envoya ses reportages depuis Haïti pendant quatorze ans

avant que le régime ne l'expulse en 1963 — ont documenté avec quelle méthode il fut assemblé : le costume, la cadence, l'immobilité calculée [Source : Diederich & Burt, Papa Doc]. C'était, comme tout ce que Duvalier a bâti, un diagnostic suivi d'une ordonnance.

La blouse blanche, après tout, avait été bien réelle. Avant la politique, Duvalier avait été un médecin en exercice, un docteur dont le service auprès des pauvres des campagnes haïtiennes lui valut le surnom que la nation entière apprendrait un jour à prononcer avec précaution : Papa Doc (confiance ÉLEVÉE). Le régime prit une biographie de soignant et la convertit en une image d'autorité paternelle et inéluctable. Ce à quoi ressemblait cette transformation, vue de l'intérieur de la médecine, est l'objet d'un chapitre ultérieur ; elle compte ici parce qu'elle rendit le mythe intime. On ne demandait pas à Haïti d'obéir à un étranger. On lui demandait de faire confiance à son médecin.

Des rumeurs circulaient à Port-au-Prince : il pratiquait la sorcellerie vodou, les balles ne pouvaient pas le transpercer, ses ennemis tombaient malades du seul fait d'être nommés. Ces histoires étaient encouragées, jamais démenties. Dans un pays où le folklore et l'histoire étaient inséparables, le mythe devint une arme plus efficace que n'importe quelle armée.

Et pourtant, derrière les murs du Palais, le corps qui soutenait cette illusion défaillait déjà.

Ce dont il souffrait peut être énoncé avec une précision

inhabituelle pour un régime aussi secret, car l'essentiel en était chronique et observé de longue date : Duvalier vivait avec le diabète depuis le début de l'âge adulte, aggravé au fil des ans par une maladie cardiaque (confiance ÉLEVÉE). Presque tout le reste de son état — jusqu'où il avait progressé, ce qu'il lui avait déjà coûté — était caché, objet de rumeurs, ou rapporté de seconde main.

À la fin des années 1960, François Duvalier n'était plus l'homme qui s'était emparé du pouvoir en 1957. Autrefois énergique et méthodique, il était devenu physiquement diminué — il se déplaçait lentement, parlait moins, n'apparaissait que lorsque c'était absolument nécessaire. Sa fragilité au cours de ces dernières années est rapportée de façon constante par les observateurs, bien qu'aucun bulletin médical ne l'ait jamais confirmée (confiance MOYENNE). Les apparitions publiques étaient rares et soigneusement mises en scène. Lorsqu'il se montrait, il était souvent assis, la posture raide, l'expression indéchiffrable derrière d'épaisses lunettes. Le tableau le plus complet du Palais à cette période vient d'Elizabeth Abbott, dont le récit du déclin du régime repose largement sur des entretiens avec des proches du pouvoir, menés après sa chute [Source : Abbott, Haiti: The Duvaliers and Their Legacy].

Officiellement, tout allait bien. La presse contrôlée par l'État continuait de le décrire comme vigilant, infatigable et pleinement aux commandes. Les travaux consacrés au culte de la personnalité du régime attestent l'appareil qui entourait

ce silence : des portraits accrochés dans les écoles, les bureaux, les églises et les postes de police ; des enfants récitant des serments d'allégeance qui le nommaient ; des fonctionnaires prêtant serment de loyauté non pas à la constitution, mais à Duvalier lui-même (confiance MOYENNE) [Source : Trouillot, State Against Nation].

Certains récits ultérieurs vont plus loin et décrivent des ministres, des généraux et des membres du clergé jurant fidélité à la lignée des Duvalier elle-même. Cette formulation plus spectaculaire repose sur des sources plus minces (confiance FAIBLE), et mieux vaut la lire comme le genre d'histoire que le régime n'aurait pas été fâché de voir crue.

L'idée qu'il puisse être malade — a fortiori mourant — était impensable, et dangereuse à formuler à voix haute.

La santé, dans l'Haïti de Duvalier, était politique. Suggérer une faiblesse chez le président, c'était sous-entendre une faiblesse de l'État, et la faiblesse appelait la rébellion. Par le passé, les rumeurs de maladie avaient été promptement punies. Des gens avaient disparu pour moins que cela.

C'était plus que de la censure ; c'était l'instinct de conservation glissé dans la parole quotidienne. Une nation qui avait appris le prix d'une phrase imprudente apprit à parler de la santé du président comme les marins parlent d'une tempête encore sous l'horizon — par ses signes, jamais par son nom.

Pourtant, les rumeurs se répandaient.

Les chauffeurs de taxi chuchotaient au sujet de réunions annulées. Les marchandes relevaient les longs silences de la radio nationale. Les diplomates constataient que leurs demandes d'audience restaient sans réponse pendant des mois. Les rapports de l'ambassade américaine de ces années-là enregistraient le même schéma — un président de plus en plus difficile à voir, un gouvernement de plus en plus difficile à lire (confiance MOYENNE) [Source : FRUS, 1969–1976, Vol. E-10]. Même au sein du régime, seul un petit cercle intime avait directement accès à Duvalier, et ce cercle se rétrécissait.

Le Palais national lui-même semblait refléter ce changement. Autrefois lieu d'un mouvement constant — fonctionnaires, gardes, messagers —, il devint plus silencieux. Des couloirs furent fermés. Certaines pièces furent condamnées. La sécurité augmenta, mais la visibilité diminua. Le Palais devint moins un siège du gouvernement qu'une chambre de malade sous bonne garde.

La maladie de Duvalier n'adoucit pas son règne. Au contraire, elle l'aiguïsa.

À mesure que son monde physique se rétrécissait, son monde intérieur s'assombrissait. De vieilles rancunes refirent surface. D'anciens alliés furent réévalués comme traîtres potentiels. Des officiers furent mutés, révoqués ou discrètement éliminés. La loyauté n'était plus présumée ; elle devait être prouvée, encore et encore. La peur, déjà fondement du régime, en devint l'oxygène.

Les Tontons Macoutes — ses exécutants paramilitaires — poursuivaient leurs patrouilles dans la capitale et dans les campagnes. La force avait été créée en 1959 à partir des cagoullards, les escouades encagoulées des premières années du régime, puis institutionnalisée sous la forme d'une milice officiellement intitulée Volontaires de la Sécurité Nationale, les VSN (confiance ÉLEVÉE quant à l'institution et à son rôle ; la plupart des sources datent la formalisation de 1962, bien qu'un récit situe un changement de nom aussi tard qu'en 1970). Leur présence rappelait que, même si le président restait invisible, sa portée demeurerait absolue. Ils ne répondaient ni aux lois ni aux tribunaux, mais directement à Duvalier. Leur autorité émanait de lui seul, et tant qu'ils agissaient en son nom, ils étaient intouchables.

C'était là le paradoxe des dernières années de Duvalier : plus son corps s'affaiblissait, plus son emprise sur le pouvoir paraissait totale.

Les observateurs étrangers peinaient à concilier ces deux réalités. Les rapports de renseignement relevaient des signes de santé déclinante — diabète, problèmes cardiovasculaires, possibles lésions neurologiques —, et pourtant l'édifice politique qu'il avait construit ne montrait aucune fissure visible, ou aucune qu'on laissât paraître longtemps. Des défis surgirent bel et bien : en 1967, une purge et l'exécution publique d'officiers de la Garde présidentielle à Fort-Dimanche ; en avril 1970, une mutinerie des Garde-Côtes dont les navires retournèrent leurs canons contre la capitale

elle-même. Chacun fut écrasé avant de pouvoir devenir une protestation de masse ou une véritable lutte pour le pouvoir, et chaque écrasement ne fit qu'approfondir le mythe de l'invincibilité au lieu de le briser. Haïti semblait figée, enfermée dans un présent perpétuel où le changement lui-même avait été mis hors la loi.

Mais sous la surface, le temps était compté.

Duvalier le comprenait mieux que quiconque.

Il avait passé sa carrière à étudier le passé d'Haïti : les coups d'État, les assassinats, les brusques retournements de fortune. Il savait que les régimes s'effondraient souvent non pas quand ils étaient au plus fort, mais quand leurs dirigeants mouraient de manière inattendue. La question qui le hantait n'était pas de savoir s'il mourrait — mais ce qui se passerait immédiatement après.

La réponse le terrifiait.

Sans lui, l'équilibre délicat de la peur, du clientélisme et de la répression pouvait se défaire en quelques jours. L'armée pourrait s'emparer du pouvoir. Les rivaux au sein du régime pourraient se retourner les uns contre les autres. Les exilés pourraient revenir. Des gouvernements étrangers pourraient intervenir. Tout ce qu'il avait bâti pouvait disparaître à l'instant où son cœur s'arrêterait.

Pour un homme obsédé par le contrôle, c'était inacceptable.

Il ne partait pas de rien. La constitution qu'il avait réécrite en

1964 — approuvée lors d'un référendum dont les bulletins étaient déjà marqués « oui » et dont le résultat officiel frôlait l'unanimité (confiance ÉLEVÉE) — avait fait de lui le président à vie, et elle contenait la clause dont tout dépendait désormais : le droit du président de désigner son propre successeur. L'instrument juridique attendait depuis des années. Il lui manquait un nom.

La solution qu'il allait choisir était radicale, sans précédent dans l'Haïti moderne, et presque absurde par son audace : il tenterait de rendre son pouvoir héréditaire.

Mais cette décision était encore en gestation, mûrissant dans les heures silencieuses de la maladie et de l'isolement. Pour l'heure, Duvalier s'accrochait à l'image qu'il avait si soigneusement construite — le père immortel de la nation, qui observe, qui attend, qui juge.

Pour le public, Papa Doc demeurait éternel.

À l'intérieur du Palais, il comptait ses jours.

Et à mesure que son corps le trahissait, l'illusion de l'immortalité devint non plus seulement de la propagande, mais une nécessité. Le mythe devait survivre, même si l'homme n'y parvenait pas. Car en Haïti, une fois l'illusion brisée, le règlement de comptes serait rapide — et impitoyable.

La question n'était plus de savoir si François Duvalier allait mourir.

Elle était de savoir si son régime pourrait lui survivre.

La réponse, déjà en marche, allait changer Haïti pour des décennies.

Sources

(selon 01-Research/
season2_p01_research_foundation.md ; « ligne de la matrice » = la matrice de vérification des faits du §2 de ce fichier)

- Diederich, Bernard & Burt, Al. Papa Doc: The Truth About Haiti Today. McGraw-Hill, 1969. Source secondaire ayant valeur de témoignage oculaire primaire jusqu'en 1969 (Diederich : 14 ans en Haïti, correspondant de Time, expulsé en 1963) — la construction du personnage et le climat de rumeurs (ligne 20 de la matrice : l'existence des rumeurs et leur entretien par le régime ÉLEVÉE ; toute caractérisation supplémentaire soumise à validation, DEC-002).
- Abbott, Elizabeth. Haiti: The Duvaliers and Their Legacy. McGraw-Hill, 1988. Source secondaire (journaliste-historienne), fondée sur des entretiens — le déclin de la fin des années 1960 et l'atmosphère du Palais (lignes 5–6 de la matrice : diabète/maladie cardiaque ÉLEVÉE ; fragilité MOYENNE).
- Trouillot, Michel-Rolph. Haiti, State Against Nation. Monthly Review Press, 1990. Source savante

- (haïtienne) — analyse du culte de la personnalité ; serments prêtés à Duvalier personnellement (ligne 19 de la matrice : serments personnels MOYENNE ; la formulation de la « lignée » [trad.] FAIBLE).
- Foreign Relations of the United States, 1969–1976, Vol. E-10, ch. 12 « Haiti », doc. 389. Source primaire (déclassifiée) — la mutinerie des Garde-Côtes d'avril 1970 (ligne 16 de la matrice, ÉLEVÉE pour l'événement ; le doc. 389 est la propre lettre de Duvalier au président Nixon — la version du régime lui-même).
 - Sources de la chronologie de la fondation (chronologie des violences de masse de Sciences Po ; ouvrages de référence via la fondation de recherche) — les exécutions de la Garde présidentielle de 1967 (ligne 16 de la matrice, ÉLEVÉE pour l'événement ; date du 8 mai ou de juin 1967 CONTESTÉE (point mineur), le mois n'est donc pas affirmé dans ce chapitre).

Vous venez de lire le premier chapitre.

Le livre complet — 20 chapitres, chaque affirmation sourcée et étiquetée — est disponible ici :
reginald-bailly.bvn.app/katalog/derniers-jours-francois-duvalier

1 500 HTG · MonCash / NatCash · PDF
Depuis les USA / Canada : 12 \$ US (Remitly → MonCash)